

HUMAN POWERED

Cycle Stan et Walton · Volume 1

Némésis

Benoit Puissant

EXTRAIT

Prologue et épisode I

humanpowered.be

Prologue

Installation

Bruxelles – 2111

Stanislas Clampin - Détective privé.

C'est ce qui était écrit sur la sonnette de l'appartement 75B, rue d'Anderslecht. Juste en dessous, en caractères un peu plus petits, figurait un autre nom : Docteur Richard Walton.

Dans l'immeuble, on se souvenait encore de l'ancien propriétaire. Henri Kassov. Inspecteur à Interpol. Un type discret, rigoureux, pas vraiment du genre à faire la conversation dans la cage d'escalier. Il n'était jamais revenu de sa mission sur Mars. Officiellement, un incident. Officieusement, personne ne savait vraiment quoi en penser.

Kassov avait légué son appartement à... un androïde.

Il faut dire qu'il n'avait pas de famille. Et très peu d'amis. Ce qui, à Bruxelles comme ailleurs, suffisait déjà à nourrir les conversations.

Évidemment, sur Terre, un androïde ne pouvait pas posséder un bien immobilier. Ce n'était pas juridiquement possible. Pas encore. Alors ils s'étaient arrangés — comme toujours, quand la loi traîne derrière la réalité. Un prête-nom, disait-on dans le quartier. Un vieux médecin à la re-

traite, revenu récemment des colonies, qui partageait désormais son toit avec une machine. Une cohabitation parfaitement légale, sur le papier. Et vaguement dérangeante dans les esprits.

Les gens du coin en parlèrent beaucoup, au début. Puis de moins en moins. Puis plus du tout — ou presque. On s'était convaincu que ça ne durerait pas. Qu'un jour ou l'autre, quelqu'un finirait par remettre de l'ordre là-dedans. Quelqu'un de compétent. Ou de zélé. Ou simplement de pressé.

En attendant, l'activité de détective privé de l'androïde semblait, comment dire... peu florissante. On ne voyait jamais personne appuyer sur cette sonnette. Jamais de clients, jamais de visites. Rien qui ressemble à une enquête digne de ce nom.

Alors, au fil du temps, il ne resta plus qu'une seule question. Une question tenace, presque obsessionnelle, que se posaient encore les anciens du quartier, ceux qui n'avaient pas totalement renoncé à s'étonner du monde :

L'androïde dormait-il dans un lit, comme un humain ?



La porte du vieux frigo Saratov se referma dans un souffle fatigué. La main de l'androïde venait de se saisir, avec une précaution presque cérémonieuse, des deux derniers œufs frais. Stanislas Clampin mit aussitôt à jour sa liste de courses, y ajoutant une douzaine d'œufs.

Il sortit une poêle, y versa un filet d'huile d'olive, puis brisa délicatement les deux coquilles. Les œufs glissèrent dans la matière chaude, intacts, prometteurs. Il savait que son colocataire ne les aimait pas trop cuits.

Stanislas avait l'apparence d'un homme de trente ans — ni plus, ni moins. Une silhouette mince, des traits réguliers, une peau dont la texture évoquait presque le vivant si l'on ne regardait pas trop longtemps. Ses yeux, d'un gris légèrement métallique, clignaient avec un décalage imper-

ceptible — un dixième de seconde de trop, peut-être, qui finissait par trahir quelque chose. Pas grand-chose. Juste assez.

Un minuteur interne s'activa dans son processeur temporel. Minutes et secondes furent décomptées avec précision, selon une valeur qu'il avait affinée au fil des semaines. Non pas à partir d'une recette, mais en observant attentivement le visage du docteur Walton à chaque petit-déjeuner. Micro-expressions, variations infimes de satisfaction. L'algorithme avait fini par converger.

Il y ajouta néanmoins une légère valeur aléatoire, afin d'éviter de donner l'impression de tout calculer.

Cela ne faisait encore que quelques mois qu'ils vivaient ensemble. Eva était repartie pour Mars à bord du Niobé, et ils avaient dû apprendre à occuper l'espace à deux. À vivre seuls, ensemble.

La cuisine était petite, fonctionnelle, obstinément du siècle précédent. Le frigo Saratov avait au moins quarante ans — une anomalie dans un immeuble où les autres locataires avaient depuis longtemps opté pour des modules de conservation intelligents. Les placards en bois stratifié avaient connu de nombreuses mains avant les leurs. La fenêtre donnait sur une cour intérieure bruxelloise, encadrée de briques rouges et de câbles d'antenne que plus personne n'utilisait. En 2111, l'appartement de la rue d'Anderslecht ressemblait à un fossile — et c'était, à sa manière, un compliment.

Stanislas avait proposé au docteur Walton de l'héberger. Enfin... héberger n'était pas exactement le mot. En tant qu'entité non biologiquement active — ainsi que le formulait la loi terrestre — il n'avait pas le droit de disposer d'un logement. Même si son ancien partenaire lui en avait fait la donation par testament. Alors Walton, fraîchement revenu des colonies et à la recherche d'un pied-à-terre, avait proposé de se porter garant.

Un arrangement légal. Un geste d'humanité. Une copropriété née d'un vide juridique et d'une solitude partagée.

Stanislas soupçonnait le docteur d'apprécier la situation. Après dix années passées sur Mars, le vieux médecin avait perdu le fil social. Ici, au moins, il n'était pas seul pour entamer sa retraite bien méritée.

Il suffisait de voir son sourire en entrant dans la petite cuisine pour s'en convaincre.

Richard Walton avait soixante-sept ans — et les portait sans les cacher. De taille moyenne, légèrement voûté, avec des cheveux gris qui avait renoncé depuis longtemps à couvrir le sommet du crâne. Son visage était celui d'un homme qui avait beaucoup réfléchi et parfois trop peu dormi : des rides profondes autour des yeux, un regard vif derrière des lunettes à monture fine, une mâchoire qui gardait encore quelque chose de carré et de décidé. Il se déplaçait avec la lenteur étudiée de quelqu'un qui a appris à ne plus se presser.

Il prit deux assiettes, les couverts, le pain et le beurre. Il s'assit à table, pensif, ce matin-là.

— Stanislas, je peux vous poser une question ?

— Bien entendu, Docteur.

— Ne pensez-vous pas qu'il serait judicieux de faire connaître votre activité de détective privé ?

L'androïde se tourna vers lui. Il afficha cet air légèrement étonné — une expression apprise, patiemment ajustée au contact des humains, et qui trahissait toujours une forme de perplexité sincère.

— Mon nom et mon activité figurent sur la sonnette, répondit-il. Cela ne suffit-il pas ?

Le docteur Walton esquaissa un sourire fatigué.

— Je crains que non, mon cher ami. À notre époque — et cela fait près d'un siècle que ça dure — il faut se montrer... un peu plus proactif.

Il consulta son datapad, un modèle déjà ancien. Un cadeau de ses anciens collègues, offert lors de son départ des colonies martiennes. Il s'y était attaché, malgré sa lenteur manifeste.

— J'ai fait une recherche à votre sujet, poursuivit-il. Et pour être honnête, je ne trouve rien de très concluant.

Stanislas se tourna vers lui. Ses yeux clignotèrent légèrement, à peine perceptiblement.

— Vous avez parfaitement raison, Docteur, répondit-il après un court instant. C'est une excellente suggestion.

— Ah... vraiment ?

— Absolument. Je vais m'en occuper immédiatement.

Douze secondes et vingt-quatre centièmes plus tard — alors que le docteur Walton venait tout juste de reposer sa tasse de café après une gorgée prudente — Stanislas se retourna vers lui.

— Voilà qui est fait, Docteur.

— Pardon ? fit le médecin, interloqué. Fait... quoi, exactement ?

— J'ai suivi votre conseil. J'ai réservé un nom de domaine. cyberdetectives.be. J'ai créé un site vitrine avec une page d'accueil, les mentions légales, mon historique professionnel et un formulaire de contact. Il est en ligne. J'ai ensuite ouvert des comptes sur les principaux réseaux sociaux, publié une présentation synthétique de mes services et diffusé une annonce ciblée dans plusieurs groupes spécialisés de la région. En trois langues.

Il marqua une pause.

— Je me suis limité à la grande région bruxelloise, conformément aux recommandations en matière de positionnement local et de visibilité progressive. J'ai aussi hésité à prendre un peu de publicité payante. Tâchons déjà de voir comment cela réagit naturellement.

Le docteur Walton resta bouche bée.

— Je... je vois, murmura-t-il.

— À votre avis, Docteur, combien de temps pensez-vous qu'il faudra avant qu'un client ne se manifeste ?

— Eh bien... je n'en sais rien, Stan. Quelques jours, peut-être. Une semaine ou deux, avec un peu de chance.

À cet instant précis, le carillon du parlophone retentit dans tout l'appartement.

Les deux hommes se figèrent.

Stanislas tourna lentement la tête vers l'entrée. Puis il sourit. Un sourire large, sincère, presque fier.

— Vous aviez raison, Docteur. Il suffisait simplement que je me fasse connaître.

La sonnette retentit une seconde fois.

Et c'est ainsi que Stanislas Clampin, androïde légalement invisible et détective fraîchement déclaré, ouvrit la porte de sa toute première enquête.

ÉPISODE I

La nuit au musée

Herbert

Bruxelles — Mont des Arts

La nuit était tombée sur le Mont des Arts avec la discrétion habituelle des nuits bruxelloises — sans drame, sans transition franche, juste une lumière qui s'efface et des façades qui prennent une autre consistance. Les Musées Royaux des Beaux-Arts dressaient leur masse néoclassique sous un ciel bas et orangé, comme chaque nuit depuis plus de deux siècles. Les projecteurs du parvis découpaient les colonnes dans l'obscurité. Personne dehors. À peine un drone postal qui traversait la place en silence.

À l'intérieur, cette nuit-là ressemblait à toutes les autres. Les couloirs étaient vides. À peine plus qu'en journée, d'ailleurs.

Le seul admirateur fidèle de ces vieilles œuvres oubliées en deux dimensions était un ancien androïde de sécurité de marque HRB-08. « Herbert », pour les rares membres du personnel humain qui travaillaient encore dans l'enceinte du musée.

Herbert avait l'apparence d'un homme d'âge moyen — ou plutôt, d'un homme d'âge moyen tel qu'on l'imaginait au début du siècle précédent. Sa carrosserie synthétique portait les marques du temps : un léger jaunisse-

ment au niveau du cou, une légère rigidité dans l'épaule droite due à un roulement jamais remplacé, et un œil gauche dont la diode interne clignotait parfois sans raison apparente. Ses mouvements étaient lents, précis, économes. Ceux d'une machine qui a appris, depuis longtemps, qu'il vaut mieux ne pas attirer l'attention.

Herbert avait ses habitudes. Ses routines. Il circulait dans les couloirs selon un parcours rigoureusement défini, répertoriant chaque tableau, l'un après l'autre, sans en omettre aucun. Cela faisait plus de soixante ans qu'il occupait ses fonctions au musée. Dix ans plus tôt, on était venu le chercher pour un reclassement. Mais l'ancien conservateur, Monsieur Weerebrouck, s'y était farouchement opposé. Herbert avait alors été « caché » dans une remise. La situation s'était tassée avec le temps et, quelques années plus tard, il avait pu reprendre son poste sans plus jamais être importuné. Puis Weerebrouck avait disparu à son tour — parti à la retraite, comme il le lui avait annoncé un matin, avec la même économie de mots que d'habitude.

La nouvelle conservatrice, Madame Louise, n'avait vu absolument aucune objection à ce que Herbert poursuive son travail. Un travail essentiel de mémoire, avait-elle déclaré.

Alors Herbert était resté fidèle au poste. Examinant chacune des pièces du musée. Les répertoriant une à une, chaque nuit. Et chaque matin, avant que les rares visiteurs ne viennent les admirer.

Les salles des Musées Royaux semblaient figées dans un autre siècle. Les murs portaient encore les couleurs choisies par des conservateurs disparus depuis longtemps : des teintes sobres, censées ne pas distraire l'œil, mais qui avaient fini par absorber la lumière. Les tableaux, encadrés de bois sombre ou de dorures fatiguées, représentaient des scènes que plus personne ne savait vraiment lire : paysages immobiles, visages figés dans une gravité devenue obscure, gestes arrêtés à jamais. Des huiles craquelées, des toiles jaunies par le temps, des pigments appliqués à la main, un à

un, par des êtres biologiques aujourd'hui réduits à quelques lignes dans des bases de données patrimoniales.

Herbert connaissait chacune de ces œuvres. Pas leur sens — cela n'entrait pas dans ses paramètres initiaux — mais leur présence exacte. Il savait où une toile se gondolait légèrement sous l'effet de l'humidité, où une restauration ancienne avait laissé une trace infime, où le vernis réfléchissait différemment la lumière artificielle. Certaines pièces dataient de plus de deux cents ans. Elles représentaient un monde sans réseaux, sans capteurs, sans prédiction algorithmique. Un monde où l'on peignait encore pour arrêter le temps, au lieu de le calculer.

La plupart des visiteurs humains traversaient ces salles rapidement, lorsqu'ils les traversaient encore. Quelques minutes tout au plus, avant de retourner vers des expériences immersives bien plus spectaculaires.

Herbert, lui, passait ses nuits à vérifier que rien n'avait changé. Que chaque œuvre était toujours là. À sa place. Comme un inventaire silencieux de la mémoire humaine, confié à une machine qui, paradoxalement, en était devenue le plus fidèle gardien.

Mais cette nuit-là, lors de sa deuxième ronde, un événement inattendu se produisit.

Dans la grande salle, sur l'un des murs, un cadre manquait. Il était impossible de ne pas le voir. L'emplacement — quarante-cinq par trente-huit centimètres — n'affichait plus rien.

Et pour la première fois de sa vie, Herbert nota une anomalie. Dans le langage des humains, un tableau avait disparu.

Il activa aussitôt l'alarme interne qui avertirait les forces de police de Bruxelles. Il le savait déjà : Madame Louise serait contrariée de l'apprendre au matin.



La porte du petit appartement de la rue d'Anderlecht s'ouvrit sur Madame Louise Vermeeren, la voisine du palier. Le docteur Walton la reconnut immédiatement.

— Madame Vermeeren, quel plaisir de vous voir de si bon matin. Aurions-nous fait du bruit cette nuit ? Je m'en excuse par avance, si c'est le cas.

La femme avait la quarantaine sobre et précise — cheveux châains ramassés en chignon serré, tailleur anthracite légèrement froissé comme si elle s'était habillée vite, un sac à main porté en bandoulière avec la distraction de quelqu'un qui ne pense pas à ce qu'il porte. Elle avait ce visage que l'on oublie puis que l'on reconnaît : des traits réguliers, un regard attentif derrière des lunettes à monture fine, une bouche habituée à se taire poliment. Stan et Walton la croisaient parfois dans l'ascenseur ou les couloirs de l'immeuble, échangeant des salutations brèves et parfaitement oubliables. Elle avait consacré toute sa vie à l'art ancien — cela se devinait à quelque chose d'indéfinissable, une façon de regarder les choses comme si elles pouvaient à tout moment révéler une date ou une provenance.

Elle parut surprise par la question de Walton.

— Pas le moins du monde... Docteur Walton ?

Puis, après une courte hésitation :

— Vous êtes bien... détective, c'est cela ?

Le docteur parut légèrement pris de court.

— Hm... oui. Enfin, non. Pas exactement. Mais mon... cohabitant l'est. Oui. Voilà. Mais entrez donc, je vous en prie. Une petite tasse de thé ?

— Volontiers, répondit-elle en pénétrant dans l'appartement sans plus attendre.



La femme était visiblement nerveuse. Stanislas l'observa un instant : ses mains serraient le sac à main posé sur ses genoux, ses yeux évitaient les siens avec une régularité trop constante pour être naturelle. Il calcula une

probabilité élevée que ce malaise lui soit, au moins partiellement, imputable. Elle semblait, en tout cas, ne vouloir s'adresser qu'au docteur Walton.

— J'ai vu votre nom et votre... profession sur la sonnette, en bas. Et ce matin, en me levant, j'ai fait quelques recherches sur Internet. Je suis tombée sur une publication, dans un groupe consacré à Bruxelles-Capitale. Vous y proposiez les services de votre... androïde, pour mener des enquêtes discrètes.

Stan afficha un large sourire en direction du docteur Walton tandis qu'il versait l'eau bouillante dans la tasse de Madame Vermeeren.

— Alors je me suis dit que... peut-être... vous pourriez m'aider, docteur.

— Eh bien, Madame Vermeeren, oui... effectivement... hm...

— Nous serions ravis de vous aider, coupa Stanislas. Mais pourriez-vous nous en dire un peu plus ?

La femme parut surprise de l'intervention, mais poursuivit néanmoins :

— Je travaille pour les Musées Royaux des Beaux-Arts de Bruxelles.

— Je connais très bien, répondit Walton. J'y suis allé... une fois ou deux. Dans ma jeunesse.

Stanislas posa la théière et se redressa.

— Les Musées Royaux des Beaux-Arts de Belgique. Institution fondée en 1801 par décret consulaire. Coordonnées géographiques : 50.8415° N, 4.3584° E. Le complexe regroupe six musées spécialisés totalisant une collection de 20 145 œuvres d'art, dont 2 450 peintures à l'huile produites entre le XVe et le XXIe siècle. Surface d'exposition totale : 34 000 mètres carrés. Taux de fréquentation humaine en chute libre de 74 % sur les trente dernières années, au profit des simulations rétinienne.

Il dit tout cela d'une voix parfaitement monocorde, le regard légèrement décalé, comme s'il lisait un écran invisible.

— Hm... oui. C'est cela, confirma Louise. Sauf qu'aujourd'hui, ces statistiques ne sont plus à jour.

Elle posa ses mains à plat sur ses genoux — un geste de concentration, ou peut-être de courage.

— Il nous manque trois œuvres. Elles ont disparu des murs qui les accueillait.

Elle marqua une pause.

— Nous avons fait venir la police. Mais, visiblement, l'affaire n'est pas prioritaire pour eux. Ils nous ont conseillé de nous tourner vers notre assurance...

Un nouveau silence.

— Et de revoir notre système de sécurité, qu'ils jugent... obsolète.

— Oh ? fit Walton. Je vois.

— Je n'ai pas encore d'informations précises à ce sujet, intervint Stan. Mais nous pourrions nous rendre sur place afin d'en juger par nous-mêmes.

— C'est parfait, répondit Louise. Quand seriez-vous disponibles ? J'imagine que votre emploi du temps doit être chargé.

— Oh, vous savez..., commença Stan.

— Nous allons vérifier notre agenda, coupa Walton. Un instant.

Stan observa le docteur faire défiler les jours sur son datapad. L'agenda de la semaine était... désespérément vide.

— Eh bien, vous avez de la chance, finit-il par dire. Nous avons eu un désistement cet après-midi.

— Mais..., commença l'androïde.

— Nous pourrions être sur place aux alentours de quatorze heures, poursuivit Walton comme si de rien n'était.

Louise Vermeeren afficha un sourire visiblement soulagé.

— C'est merveilleux. Nous avons justement l'agent d'assurance qui passe cet après-midi. Il pourra constater que nous prenons l'affaire très au sérieux.

— Stanislas, ici présent, va vous raccompagner, conclut le docteur.



Lorsque la porte se referma et que Stan revint dans le salon, Walton affichait un petit sourire en coin.

— Docteur ! C'est notre première enquête !

Stan leva les deux bras en l'air — un geste qu'il n'avait pas prémédité et dont il ne sut pas très bien, après coup, s'il était approprié.

— Bravo, Stanislas. Vous avez très bien joué.

— Mais... pourquoi lui avoir dit que nous avions un rendez-vous annulé cet après-midi ? Je n'ai rien vu de tel dans l'agenda.

Walton se tourna vers lui, un large sourire aux lèvres.

— Tu as encore beaucoup à apprendre sur le marketing et la nature humaine, mon cher Stanislas.

Il observa l'androïde de la tête aux pieds, l'air pensif.

— Mais avant cela, nous avons toute une matinée pour te préparer à cette première sortie sur le terrain.

— Ah oui ? Je possède déjà toutes les données nécessaires. Je peux établir un tableau statistique de la valeur des œuvres disparues.

— Non, répondit le docteur. Il y a plus important.

Un court silence.

— On va d'abord commencer par t'habiller.

Avenue Louise

En deux siècles, l'avenue Louise n'avait pas vraiment changé. Large, bordée d'arbres soigneusement entretenus, elle alignait ses vitrines impeccables comme autant de promesses silencieuses. Des enseignes internatio-

nales, des boutiques de luxe, des cafés aux terrasses parfaitement ordonnées. Les façades du XIXe siècle côtoyaient des devantures à interfaces tactiles sans que personne ne trouve cela incongru. Ici, tout semblait conçu pour être regardé — et pour regarder en retour.

Stan et le docteur Walton pénétrèrent dans l'un des magasins dont la devanture exposait des mannequins aux silhouettes élancées, vêtus de tenues manifestement destinées à une clientèle jeune — ou du moins à une clientèle qui aimait se considérer comme telle.

La vendeuse était une femme d'une trentaine d'années, mince, cheveux noirs coupés court, avec ce sourire professionnel qui s'allume et s'éteint selon les besoins. Lorsqu'elle vit arriver le duo, il s'éteignit presque aussitôt. Elle les dévisagea avec une attention teintée de méfiance.

— Monsieur, comment puis-je vous aider ?

— Je viens pour une tenue complète, peut-être même plusieurs, répondit le docteur Walton avec un sourire aimable. Auriez-vous l'obligeance de bien vouloir nous assister, mademoiselle ?

Elle le scruta de la tête aux pieds, sans se presser, comme si elle évaluait une donnée douteuse.

— Je crois, monsieur, que le style que vous recherchez serait plus approprié dans le magasin en face.

De l'autre côté de l'avenue, la vitrine d'en face exposait des mannequins aux postures rigides, habillés de vêtements pensés pour mettre en valeur des silhouettes nettement plus âgées. Le docteur Walton ne put s'empêcher de sourire.

— Oh... non, je crains qu'il y ait méprise.

Il se déplaça légèrement sur le côté, s'effaçant juste assez pour laisser apparaître l'androïde qui se tenait derrière lui.

— Je viens pour mon ami, ici présent.

La jeune femme entrouvrit la bouche. Puis, ne trouvant manifestement rien à dire, la referma aussitôt.



Quelques minutes plus tard, Stanislas ressortit d'une cabine d'essayage.

Il portait un pantalon sombre à coupe droite, une chemise claire ouverte au col, et une veste légère aux épaules bien ajustées. Rien d'ostentatoire — mais rien d'anodin non plus. Hormis son visage, ses mains et ses pieds, on ne l'aurait pas distingué d'un jeune homme de bonne famille en balade sur l'avenue.

La jeune vendeuse avait bien tenté de protester, mais lorsque le docteur Walton avait précisé que le budget prévisionnel était une non-questions, elle s'était ravisée et s'était mise à faire son travail avec un professionnalisme irréprochable.

Stanislas se montra parfaitement coopératif. Le docteur Walton, quant à lui, se révéla un conseiller vestimentaire étonnamment compétent.

À la troisième tenue approuvée par Walton, Stan profita d'un instant où la vendeuse était partie chercher des bonnets assortis pour s'adresser au docteur.

— Docteur, j'ai calculé un montant total de neuf cent dix-huit virgule quarante-cinq crédits. Je crains que mes finances ne me permettent pas de m'offrir l'ensemble.

Walton semblait s'amuser comme un enfant en observant Stan habillé à la mode, semblable aux jeunes gens qu'ils croisaient dans la rue.

— Oh, ne t'inquiète pas pour ça, Stanislas. C'est moi qui t'offre tout cela. Et avec plaisir.

— Mais, docteur, je ne peux pas accepter.

— Bien sûr que si. Et tu vas le faire. J'ai travaillé toute ma vie. Je suis allé sur Mars. Double retraite.

Il marqua une courte pause.

— C'est un peu ma manière de te remercier.

L'androïde sembla perplexe.

— Mais... me remercier de quoi ?

Walton le regarda avec douceur.

— D'être mon premier ami sur cette Terre, mon cher Stan. Et de me rendre encore utile à quelque chose. Et ça... ça vaut tout l'or du monde.

Lorsque la vendeuse revint, le docteur Walton acheta les trois bonnets assortis aux tenues et tendit sa carte de crédit. Un sourire éclairait son visage — un sourire que Stanislas n'avait pas vu depuis l'aéroport, le jour de leur arrivée.

Et Stanislas nota, pour la première fois, qu'accepter un cadeau était aussi une forme de respect. Que refuser, parfois, était la vraie maladresse.



Le magasin de chaussures, une centaine de mètres plus loin, exposait des modèles à la fois élégants et fonctionnels. Stan parcourut les rayons en moins de vingt secondes et sélectionna trois paires — pointure, largeur et galbe du talon vérifiés en silence, sans essayage. La carte de Walton régla l'addition sans discussion.

Tandis que Walton devisait avec le vendeur sur la qualité des cuirs — et sur le fait qu'il s'agissait probablement de sa première vente à un... androïde — Stan détecta un mouvement inhabituel dans les rayons. Une jeune femme, la vingtaine, veste imperméable sombre et cheveux tirés en queue-de-cheval, parcourait l'espace avec une démarche un peu trop désinvolte, lançant régulièrement des regards furtifs vers le comptoir.

Stanislas calcula silencieusement les trajectoires probables vers la sortie, évaluant angles et distances. Lorsque la jeune femme franchit le portique, celui-ci sonna — exactement comme il l'avait fait pour lui-même à l'entrée.

Le vendeur, souriant et rassurant, continua sa transaction avec Walton. Stan, lui, ne dévia pas. Silencieusement, il suivit la jeune femme sur l'avenue, ajustant sa vitesse pour rester juste hors de portée de tout contact humain direct. Ses capteurs avaient déjà inventorié le contenu du

sac : quatre articles encore étiquetés, poids total cohérent avec les références exposées en vitrine.

Lorsque la femme se retourna, surprise de le voir si proche, Stan pointa simplement la main vers le sac, sans le toucher.

— Je vous conseille de me laisser votre sac, dit-il. Les articles qu'il contient, avec leurs étiquettes anti-vol, pourraient attirer l'attention des forces de l'ordre plus facilement qu'un androïde vous interpellant sur le trottoir.

La jeune femme cligna des yeux, bouche bée.

— Mais... comment... ? balbutia-t-elle.

— J'ai perçu le signal à l'entrée. Je doute que quiconque vous ait offert ces articles volontairement.

Walton émergea alors de la boutique, un sourire sur le visage.

— Voici ce que je propose, continua Stanislas d'une voix douce mais ferme. Laissez-moi votre sac. Je restituerai les articles à chaque magasin et nous en resterons là.

La jeune femme tendit le sac, encore sous le choc, et disparut rapidement dans la foule de l'avenue. Walton rejoignit Stan, qui l'attendait sur le trottoir.

— Eh bien, Stanislas, que se passe-t-il ?

— Si vous le permettez, docteur, répondit Stan en brandissant le sac, j'ai encore quelques tâches à accomplir avant que nous ne commençons notre première enquête.

Triptyque des Disparus

Louise accueillit le docteur Walton et Stan à l'entrée du musée. Son regard s'attarda un instant sur l'androïde, visiblement surprise.

— Vous êtes... bien plus élégant comme cela, mon cher voisin.

— Merci, répondit Stan simplement.

Le docteur Walton ne put s'empêcher de sourire.

— Pourriez-vous nous montrer les œuvres qui ont disparu ? continuait-il.

— Bien entendu. Suivez-moi.

Quelques instants plus tard, tous trois se trouvaient dans la grande salle principale. La lumière artificielle tombait doucement sur les cimaises — cette même lumière froide et diffuse que personne n'avait jugé utile de moderniser depuis des décennies. Les murs crème portaient encore les traces fantômes des cadres déplacés au fil des ans, rectangles légèrement plus clairs là où la peinture avait été protégée.

Louise commença à décrire les collections, et Walton l'écoutait avec une attention presque religieuse — hochant la tête, posant des questions de profane sincère, le genre de questions qui font plaisir aux conservatrices. Stan, lui, quadrillait mentalement l'espace.

Les caméras étaient d'une génération révolue : pas de vision nocturne, pas de capteurs thermiques, pas d'analyse comportementale. Un système largement suffisant pour dissuader le vandalisme ordinaire, mais transparent pour quiconque savait ce qu'il faisait.

Au fond de la salle, Stan détecta une présence. Un androïde de sécurité, classe HRB-08. Il le reconnut au premier coup d'œil — le jaunissement de la carrosserie, la légère raideur de l'épaule droite, la diode de l'œil gauche qui clignotait par intermittence. Un modèle qui aurait dû être mis hors service depuis longtemps. Et qui était encore là, méthodique, silencieux, à sa place.

Stan inclina imperceptiblement la tête dans sa direction. L'androïde ne répondit pas. Mais ses capteurs, Stan en était certain, l'avaient enregistré.

— Vous savez, dit Louise, cela fait des décennies qu'il n'y a plus eu de vol d'œuvres d'art ici. Aujourd'hui, malheureusement, tout le monde s'en désintéresse. Même les écoles ont cessé de venir. Elles préfèrent... les mondes virtuels.

— Je comprends, répondit Walton. Moi-même, lorsque j'étais plus jeune, je ne fréquentais pas particulièrement ce genre d'endroit. Mais je dois reconnaître qu'il y règne un charme que l'on ne trouve nulle part ailleurs.

— C'est ce que j'aime dans mon métier, docteur. Ce calme. Ce retour aux choses du passé. À une époque où l'histoire et le talent s'exprimaient encore sans machines.

Elle dit cela avec conviction, les yeux levés vers les toiles. Sans regarder Stan.

Stanislas ne fit aucun commentaire. Il nota simplement la phrase, la classa, et reporta son attention sur les espaces vides des cimaises.

Trois emplacements. Trois rectangles de mur légèrement plus sombres que leur entourage — là où les cadres avaient protégé la peinture pendant des années. Les dimensions concordaient parfaitement avec les données de ses bases.

Trois tableaux de Bruegel.

Le premier : La Chute d'Icare. Le second : La Chute des Anges rebelles. Le troisième, situé à l'étage : Le Dénombrement à Bethléem.



Walton observa les emplacements vides, pensif.

— Trois Bruegel, murmura-t-il. Ce n'est pas un choix anodin.

Louise hochait lentement la tête.

— Non. Ce sont des œuvres que j'aime particulièrement. Elles parlent toutes de la même chose, d'une certaine manière.

— De la chute ? suggéra Walton.

— Oui. Mais pas seulement. Regardez La Chute d'Icare. Tout le monde travaille, tout le monde vit, et personne ne regarde le garçon qui se noie. Le drame est là... mais il est ignoré.

Walton acquiesça.

— L'indifférence comme constante humaine.

— Exactement. Et dans La Chute des Anges rebelles, c'est l'ordre lui-même qui s'effondre. Des créatures célestes, précipitées dans le chaos. La frontière entre le divin et le monstrueux disparaît.

Elle marqua une pause.

— Quant au Dénombrement à Bethléem... c'est peut-être le plus cruel. Un événement majeur, fondateur, perdu dans une scène administrative banale. Des gens qui comptent, qui obéissent, sans savoir ce qui est en train de naître sous leurs yeux.

Walton sourit faiblement.

— Trois chutes. Trois aveuglements. Et toujours cette idée que l'essentiel se produit pendant que tout le monde regarde ailleurs.

À quelques mètres de là, Stan s'était immobilisé devant l'un des emplacements vides. Il ne regardait pas le mur — il regardait la salle entière, comme s'il cherchait quelque chose que les tableaux auraient laissé derrière eux en partant.

— Hypothèse probable, dit-il sans se retourner. Les œuvres n'ont pas été choisies pour leur valeur marchande, mais pour leur signification.

Louise se tourna vers lui.

— Vous pensez qu'il y a un message ?

Stan fit alors volte-face, lentement.

— Je pense, répondit-il, que quelqu'un veut rappeler que l'on peut perdre l'essentiel sans même s'en rendre compte.



Pendant que Walton devisait avec passion sur les œuvres encore accrochées aux murs, Stan s'approcha du vieux gardien du musée.

— Bonjour, dit-il.

— Bonjour, monsieur. Comment puis-je vous assister ?

— Pouvez-vous m'en dire davantage sur la disparition des tableaux ?

Le vieil androïde demeura silencieux quelques secondes. Stan estima que ses processeurs nécessitaient simplement un temps de réponse plus long. Il attendit.

— J'effectue six tournées par nuit, entre vingt heures et huit heures du matin. Tous les jours de la semaine. Mon travail consiste à vérifier que chaque cadre se trouve à son emplacement assigné. J'ai constaté une anomalie à trois reprises. À trois jours d'intervalle. Chaque disparition s'est produite lors de mon deuxième tour d'inspection.

Stan assimila l'information.

— Pouvez-vous m'indiquer ce qui s'est produit entre vos deux tours ? Un élément inhabituel. Un événement notable.

L'androïde lança une routine de recherche dans son historique cognitif. Ses systèmes tournèrent quelques instants, explorant journaux, capteurs et enregistrements internes. Le processus sembla s'allonger, comme s'il peinait à établir une corrélation exploitable.

— Je suis désolé, monsieur, répondit-il enfin. Je ne trouve aucune occurrence significative.

Stan observa la vieille machine. Son immobilité n'était pas celle d'un appareil en veille, mais celle d'un système confronté à une donnée absente — une lacune que ses protocoles ne lui permettaient pas de nommer. Ce qui avait été effacé ne laissait pas de trace. Seulement un silence là où un souvenir aurait dû se trouver.

Louise et le docteur Walton arrivèrent à ce moment-là.

— Je vois que vous avez fait connaissance avec notre fidèle Herbert.

— En effet, répondit Stan. Un bel ajout à votre système de sécurité, si vous me permettez.

— Il occupe son poste depuis plus de soixante ans. Il fait pour ainsi dire... partie des meubles.

Elle esquissa un sourire.

— Il est probablement le dernier qu'on nous volera ici.

— J'imagine, répondit le docteur Walton.

Herbert ne sut que répondre. Ses protocoles ne prévoyaient aucune réponse appropriée à ce type d'énoncé.

Un signal apparut alors sur le communicateur de Madame Vermeer.

— Ah. On m'annonce justement que l'inspecteur de l'assurance est arrivé. C'est parfait.

Elle se tourna vers eux.

— Si vous le permettez, je vais aller le chercher. Je reviens immédiatement.

— Faites comme chez vous, madame, répondit le docteur Walton. Nous vous attendons ici.

Louise s'éloigna dans le couloir, laissant derrière elle les deux enquêteurs — et le vieux gardien.



L'homme qui suivait Louise était de petite taille, légèrement bedonnant, le teint rougeaud. Des lunettes à double foyer glissaient sur son nez. Il portait sous le bras une sacoche rigide débordant d'une quantité impressionnante de documents imprimés. Il avait l'air contrarié — non par la situation, mais par le temps qu'elle allait manifestement lui faire perdre. Son regard était déjà ailleurs, comme s'il élaborait mentalement l'argumentaire qui permettrait à la compagnie d'assurance qu'il représentait de ne pas verser le moindre crédit pour des œuvres qui, de toute évidence, n'intéressaient plus grand monde.

— Danny Tonneaux. Agent d'assurance.

Il tendit la main au docteur Walton — une main tendue mécaniquement, comme on glisse une carte dans un lecteur, sans regard ni intention particulière.

— Je suppose que vous êtes le conservateur de cet... endroit.

— Toutes mes excuses, mon cher monsieur, répondit Walton avec un calme impeccable, mais le conservateur est derrière vous. Et elle s'appelle Madame Louise Vermeeren.

— Hm... fit l'homme en se retournant à peine. Je pensais que c'était la secrétaire.

Sans attendre de réponse, il ouvrit sa sacoche et en sortit un dossier papier épais. Tout avait été consciencieusement imprimé. Photographies comprises. Il feuilleta quelques pages, puis releva la tête.

— Bien. Où sont les œuvres dérobées ?

Louise parut hésiter.

— Eh bien... justement... elles ont disparu.

— Oui, évidemment, soupira-t-il. C'est toujours la même chose. Aucune preuve tangible.

— C'est précisément pour cette raison que j'ai fait appel à un détective privé, répondit-elle en désignant le docteur Walton. Permettez-moi de vous présenter—

— Un détective privé ? l'interrompit-il. Hm. La compagnie ne prendra pas ce genre de frais en charge. Ce n'est pas prévu au contrat.

Il replongea le nez dans ses documents.

— Vous avez une estimation de la valeur des objets disparus ?

— La valeur des... objets ? Eh bien... disons qu'elle est inestimable.

L'homme releva lentement la tête et repoussa ses lunettes sur son nez.

— Inestimable n'est pas une valeur, madame. Moi, il me faut un chiffre. Sans chiffre, pas de dossier.

Son regard glissa alors vers Stan. Il le désigna du bout de son stylo.

— Et ça, je suppose que c'est votre système de surveillance.

— Non, répondit Louise. Notre système comprend un réseau de caméras internes et une présence permanente assurée par Herbert.

— Oh, je vois, fit-il. C'est lui, alors ?

Il pointa le docteur Walton du doigt.

— Non, non, rectifia-t-elle. C'est lui.

Elle désigna Herbert, qui esquissa un signe de la main, hésitant.

L'homme le dévisagea un instant, grimaça, puis griffonna quelque chose sur son rapport. On pouvait distinctement lire : obsolète.

Il referma le dossier avec un claquement sec.

— Bien. Je pense que tout est clair pour moi. Vous recevrez mon rapport sous quinzaine.

— Mais... tenta Louise.

Il avait déjà tourné les talons. Il traversa la salle sans accorder la moindre attention aux œuvres, aux personnes, ni au lieu lui-même — concentré uniquement sur le trajet le plus court vers la sortie.

Il laissa derrière lui un silence pesant.

Stan le laissa durer trois secondes exactement.

— Eh bien, dit-il enfin, je pense que ça s'est bien passé, n'est-ce pas ?

Décadrage

Louise Vermeeren était restée silencieuse après le départ de l'agent d'assurance. Le docteur Walton dut expliquer à Stan que, parfois, le comportement humain pouvait se révéler... perturbant pour d'autres humains. Stanislas en prit note.

Elle ne reprit finalement la parole que pour poser une seule question, simple, presque nue :

— Pouvez-vous m'aider ?

Stan répondit sans la moindre hésitation.

— Oui.

Puis il ajouta, déjà projeté dans l'action :

— Pour commencer, pourriez-vous me faire parvenir les enregistrements des caméras de surveillance du musée ?

Ce fut le docteur Walton, un peu plus tard, qui trouva le nom : l’Affaire du Triptyque des Disparus. Il estimait que cela sonnait bien — assez bien, en tout cas, pour figurer sur le site Internet si Stan parvenait à résoudre l’enquête. Il fallait penser à la communication, avait-il précisé. Stan avait noté.

— Qu’en pensez-vous, Docteur ? demanda Stan tandis qu’ils traversaient les salles en direction de la sortie.

— J’en pense, mon cher Stan, que ces tableaux ne se sont pas volatilisés par enchantement.

— Vous marquez un point.

— Deux options s’offrent donc à nous. Soit le voleur a profité de la... vétusté du système de surveillance.

— Je n’aurais pas utilisé ce terme, mais je partage l’analyse.

— Soit il a bénéficié d’une complicité à l’intérieur même du musée.

— Une complicité, oui. Le terme est approprié.

— Vous pensez à Herbert, bien entendu ?

Stanislas prit un instant. Un vrai instant.

— C’est une possibilité statistique que nous ne pouvons exclure. Dans un certain pourcentage d’affaires criminelles, l’auteur est un proche de la victime.

— Mais pourquoi ferait-il cela ? s’étonna Walton. Ce musée est pour ainsi dire sa maison. Il peut contempler ces œuvres quand bon lui semble.

Puis, après un court silence, il ajouta, presque gêné :

— Et sans vouloir vous offenser, mon ami... ce n’est qu’une machine d’un autre temps.

Stanislas ne répondit pas immédiatement. Il continua à marcher, à la même allure, les yeux droit devant lui. Dans ses processeurs, la phrase fut enregistrée, classée, analysée. Pas comme une insulte — Walton n’en avait pas eu l’intention, et Stan le savait. Mais comme un rappel. Une coordonnée. Un endroit précis dans le monde où il se situait.

— C'est précisément ce qui fait chuter drastiquement mes probabilités dans cette hypothèse, dit-il enfin.

Il marqua une pause.

— À qui profite le crime... reste une question ouverte.

— Et donc, mon cher Stan, quel est votre plan d'action ?

L'androïde se tourna vers lui.

— Me préparer pour une nuit au musée.



Ce soir-là, le duo devisait dans la cafétéria du musée, devant un café encore fumant.

Deux nuits s'étaient écoulées depuis le dernier vol. Stan en avait tiré une conclusion simple : si quelque chose devait à nouveau se produire, ce serait cette nuit-là. Même intervalle, même horaire. Une régularité presque trop parfaite — comme si le voleur, lui aussi, avait ses habitudes.

Louise n'avait émis aucune objection à ce que Stanislas reste après la fermeture. Il avait tout prévu : une tenue plus sombre, des déplacements limités, et le discours approprié pour que Walton rentre sans se faire trop de souci. S'il y avait une chose que Stanislas Clampin avait apprise dans ce monde humain, c'était l'art de se rendre invisible.

— Stanislas, tu es certain que tu ne veux pas que je reste ? demanda Walton.

— Non, Docteur. Tout ira bien. Comme vous le savez, je n'ai pas besoin de longues périodes de mise en veille. Je peux aisément reporter un cycle d'auto-diagnostic système.

— Par... pardon ?

— Je peux passer une nuit blanche sans que mes systèmes n'en souffrent.

— Oh. Oui... bien entendu.

Walton hocha la tête, puis ajouta après un court silence :

— Prévenez-moi s'il y a du nouveau. De mon côté, je vais m'atteler à une tâche essentielle.

— Ah oui ? Et laquelle, Docteur ?

— Rédiger quelques textes pour le site Internet. L'Affaire du Triptyque des Disparus... ça sonne bien, tu ne trouves pas ? Il y a moyen de dramatiser un peu tout ça.

Le docteur avait l'air sincèrement inspiré. Stanislas nota mentalement que c'était sans doute sa manière à lui de contribuer à l'enquête — et que cette manière n'était pas inintéressante.

À l'heure de la fermeture, Stan se leva, posa sa tasse vide sur le plateau, et rejoignit l'une des galeries de la rotonde. Il avait repéré plus tôt un vieux placard à balais, dissimulé dans un angle mort architectural, et en avait déduit que son inspection ne faisait probablement pas partie des routines du vieil androïde de sécurité.

Il avait pris soin de demander à Louise de ne pas avertir Herbert de sa présence.

Lorsque celui-ci passa devant le placard lors de son premier tour de garde, Stan put confirmer son hypothèse. Herbert avait ses habitudes.

Et les placards à balais n'en faisaient pas partie.



Stanislas connaissait parfaitement le timing d'Herbert et les horaires de ses rondes. Aussi, lorsqu'il le vit passer devant le placard et calcula le temps nécessaire à son retour vers sa base, le détective sortit silencieusement de sa cachette. Il avait pris soin de désactiver la luminescence de ses capteurs optiques — une option parfaitement inutile, que les ingénieurs humains avaient cru bon d'ajouter pour rendre les humanoïdes... plus cool.

Stan avait établi que le cambrioleur interviendrait entre les deux premiers tours de garde. Il activa son module d'amélioration logicielle de l'image. Il aurait pu recourir à la vision thermographique, mais quelque

chose lui indiquait que ce serait superflu. Une intuition fondée sur des données — le genre de corrélation que ses processeurs établissaient parfois avant même qu'il puisse les formuler.

Depuis sa position en surplomb de la salle principale, Stan avait vue sur toutes les entrées, sur la rotonde... et sur Herbert, immobile sur sa base, en veille active.

Son intuition s'avéra fondée.

Pile entre deux rondes, le vieux gardien se réactiva. D'après les données dont disposait Stan, cela ne faisait pas partie de ses routines. Plus troublant encore : Herbert avait désactivé ses propres capteurs luminescents. Il devenait ainsi invisible pour les caméras de surveillance infrarouges. Sa programmation ne nécessitant aucune appréhension visuelle de l'espace, cela ne gênait en rien ses déplacements.

Stan entreprit de descendre au rez-de-chaussée pour le suivre, directement et discrètement.

Le vieil androïde ne lui prêta aucune attention lorsqu'ils se croisèrent dans l'escalier menant aux étages. Le docteur Walton aurait parlé de somnambulisme.

Herbert se dirigeait à présent, à pas lents, vers une œuvre accrochée dans la rotonde. Ce n'était plus un Bruegel. Il venait d'entrer dans la section consacrée à René Magritte. L'Empire des Lumières fut la victime suivante.

Avec une précision presque cérémonielle, le vieil androïde décrocha le tableau du mur, veillant à le manipuler avec toute la délicatesse requise. Les mêmes gestes prudents, la même attention que lors de ses rondes habituelles. Aucun système d'alarme ne se déclencha.

Stan n'intervint pas.

Il se remémora la remarque du docteur Walton : Herbert était ici chez lui. Et pourtant il agissait contre son propre intérêt — contre tout ce qui définissait sa fonction, son utilité, sa raison d'être. Pas par malveillance.

Par instruction. Quelqu'un avait réécrit une partie de ce qu'il était, et la vieille machine obéissait sans le savoir, comme elle avait toujours obéi.

Plusieurs options s'offraient à Stan. La plus rationnelle consistait à identifier non seulement le responsable des vols, mais le circuit complet de récupération des œuvres.

La vieille machine se dirigea vers la cafétéria du musée. Stan la suivait, toujours invisible. Puis Herbert bifurqua vers le système de gestion des déchets : un ensemble de conteneurs internes permettant de compacter les résidus avant leur extraction automatisée vers l'extérieur.

Avec le même soin méthodique, il détacha la toile de son cadre, la roula délicatement, puis l'enfourna dans le conduit. Il démontra ensuite le cadre et l'introduisit à son tour dans le système.

L'opération terminée, Herbert repartit vers sa base.

De là où il se trouvait, Stan n'avait pas accès à l'extérieur du bâtiment. En revanche, il connaissait les horaires de ramassage des déchets : aucun passage prévu avant deux jours. Il procéda à une dernière vérification, accompagnant le vieil androïde jusqu'à sa base et notant la durée exacte de l'opération.

Huit minutes et quarante-deux secondes. Aucune alarme. Aucune alerte. Herbert ne constaterait la disparition de l'œuvre qu'au moment de son second tour de garde.

Stan changea alors de stratégie.

Il quitta le musée par l'entrée principale, prenant soin de conserver un accès ultérieur, puis fit le tour du bâtiment. Il eut juste le temps d'apercevoir une camionnette blanche — un vieux modèle thermique des années 2085 — qui démarrait.

Il courut jusqu'au conteneur extérieur, l'ouvrit, et découvrit ce qu'il redoutait : les cadres soigneusement démontés. Mais aucune toile.

Le vol n'avait pas pris plus de dix minutes.

Lorsqu'il regagna l'intérieur du musée, Herbert s'activa aussitôt en le voyant entrer dans la salle.

— Monsieur, vous n'êtes pas autorisé à être présent dans ces lieux à cette heure-ci. Le musée ouvrira ses portes demain à neuf heures. Je vous invite à rejoindre la sortie et vous souhaite une excellente soirée.

Suspect

— C'est contrariant, fit le docteur Walton.

Le jour venait de se lever. Le docteur et Stan attendaient le retour de Louise, partie déposer une nouvelle déclaration de vol auprès de la police de Bruxelles. Elle leur avait assuré qu'elle n'en aurait pas pour longtemps. À présent, elle connaissait les procédures par cœur, et les agents qu'elle croisait à chaque déposition semblaient s'en soucier de moins en moins, sans exception.

— En quoi est-ce contrariant, Docteur ? demanda Stan.

— Pour le titre de l'affaire, bien entendu. Le Triptyque des Disparus, ça sonnait bien. Bruegel, la chute, l'indifférence du monde... il y avait là une belle matière narrative.

Il soupira.

— Avec L'Empire des Lumières de Magritte, nous ne sommes plus du tout dans la même symbolique.

— Je vois, répondit Stan. Et quelle est cette symbolique ?

— Magritte juxtapose deux états temporels incompatibles : le jour et la nuit, réunis dans une même image. C'est une peinture de la dualité. La raison d'un côté, l'imaginaire de l'autre. Le réel qui refuse de choisir.

Stanislas resta silencieux un instant.

— Eh bien, Docteur, si vous voulez mon avis... nous y sommes en plein.

— Peut-être, concéda Walton. Mais Le Polyptyque des Disparus, ça sonne nettement moins bien.

Il paraissait sincèrement contrarié. D'autant plus qu'il avait déjà préparé la page de l'affaire sur le site Internet, et que celle-ci avait commencé à recevoir des commentaires. Certains lecteurs le félicitaient pour son sens du récit. D'autres s'étaient même abonnés, impatients de connaître la suite.

— Enfin... ajouta-t-il après réflexion, l'avantage, c'est qu'il ne faudra plus changer le titre s'il y a d'autres disparitions.

Stan considéra cette remarque avec le sérieux qu'elle semblait appeler. Il chercha une réponse logique, n'en trouva pas, et conclut que certaines préoccupations humaines fonctionnaient selon des règles qui lui restaient probablement toujours étrangères.

Ce qui le préoccupait, lui, était ailleurs.

Retrouver les œuvres disparues. Identifier le circuit. Et surtout — retrouver le conducteur de cette camionnette blanche.

Et ça, songea-t-il, c'était une toute autre affaire.



Lorsque Louise revint, elle paraissait encore plus lasse que lors de la visite de l'expert en assurances.

Elle avait pris soin de ne rien mentionner des événements de la nuit, suivant la recommandation de Stanislas. À présent, ils se tenaient tous trois devant l'emplacement du dernier tableau disparu. En contrebas, Herbert reposait toujours sur sa base, immobile, ignorant qu'il était devenu le centre de toutes leurs discussions.

— Il serait préférable que cette information reste confidentielle, disait Stan. Si nous voulons mettre la main sur le véritable voleur, il faudrait le laisser agir encore une fois.

Louise Vermeeren ne répondit pas immédiatement. Elle posa la main sur la rambarde de la rotonde et observa le vieil androïde. Ses lèvres se

serrèrent légèrement. Son regard avait cette fixité particulière des gens qui ont déjà pris leur décision et cherchent juste le courage de la dire.

— Non, dit-elle enfin. Je pense qu'il faut s'arrêter là.

Elle se tourna vers les deux enquêteurs.

— Nous avons trouvé le coupable. Nous allons le débrancher et le remettre dans les locaux techniques. Il est temps qu'il prenne sa retraite.

Puis, après un court silence, la voix plus lourde :

— Nous avons reçu une nouvelle offre pour un système de sécurité plus performant. Deux généreux donateurs, ayant appris notre situation, ont fait une donation qui couvre largement l'investissement. Tout sera mis en place dans les jours à venir.

— Oh, c'est bien vrai ? fit le docteur Walton. En voilà une bonne nouvelle.

— Mais... commença Stan.

— Merci, Messieurs, le coupa-t-elle doucement. Vous avez fait votre travail. Sans vous, tout cela aurait pu continuer encore longtemps. Nous avons stoppé l'hémorragie. Et c'est ça l'essentiel, n'est-ce pas ?

Stan allait répliquer lorsque le docteur Walton posa une main ferme sur son bras.

— Merci, Madame Vermeeren, dit-il avec un calme maîtrisé. Nous sommes heureux d'avoir pu apporter l'éclairage nécessaire à cette affaire.

Elle les salua une dernière fois, puis s'éloigna. Les deux détectives quittèrent le musée en silence.

— Mais Docteur, murmura Stan une fois dehors... notre enquête n'est pas terminée.

Walton se tourna vers lui, un léger sourire au coin des lèvres.

— Ici, mon cher Stanislas, elle l'est.

Il marqua une pause.

— Mais pour toi... je sais qu'elle ne fait que commencer.



Stanislas était resté silencieux tout au long du retour depuis le musée. Le docteur Walton n'avait pas osé rompre ce silence.

Il s'était dit que Stan devait être profondément déçu — lui qui voulait identifier le véritable coupable, retrouver les œuvres disparues, se heurtait à ce qui ressemblait fort à son premier échec. Pour une première enquête, ce n'était guère encourageant.

Une fine pluie se mit à tomber, sans que ni l'un ni l'autre n'accélère le pas.

Walton cherchait ses mots. Il songeait que la peine de Stan n'était sans doute pas seulement liée à l'enquête avortée, mais aussi au sort du vieil androïde. Herbert avait été manipulé, instrumentalisé, trahi après avoir consacré des décennies à protéger ce lieu. Et Stan, machine parmi les machines, ne pouvait qu'y être sensible.

Son silence était lourd de sens.

Le docteur alla jusqu'à se demander s'il ne valait pas mieux supprimer purement et simplement la page qu'il avait créée la veille, un peu trop vite baptisée L'Affaire du Triptyque des Disparus.

Décidément, la journée s'annonçait pleine de contrariétés, et il ignorait comment remonter le moral de son ami.

La pluie redoubla, se transformant en une véritable drache nationale, comme on disait en Belgique. Stan restait imperturbable. Et Richard n'accéléra toujours pas.

Ils arrivèrent à l'appartement complètement trempés.

Lorsque le docteur Walton ouvrit la porte, Stan parla enfin.

— C'est bon. J'ai trouvé.



Stanislas se dirigea immédiatement vers le salon du petit appartement et se connecta au mur numérique.

L'image qui s'afficha provenait de la caméra donnant sur la grande salle du musée. La séquence défilait à une vitesse telle que les silhouettes hu-

maines ressemblaient à de petits personnages grotesques, apparaissant et disparaissant d'un point à l'autre de la pièce, comme s'ils se téléportaient de manière aléatoire.

— J'ai mis un peu de temps à l'identifier, expliqua Stan. La qualité d'origine était médiocre. Il a fallu améliorer la lisibilité de chaque image, une à une. J'ai lancé le traitement en tâche de fond.

Il marqua une pause.

— Ce n'est que tout à l'heure, lorsque nous avons quitté le musée, que le recalibrage s'est terminé.

Walton observait ces silhouettes frénétiques sans parvenir à y donner le moindre sens.

— Ici, dit Stan.

L'image se figea un instant, puis repartit.

— J'avais demandé à Madame Vermeer l'accès aux trois derniers mois d'enregistrements. Cela représente une quantité considérable de données à analyser.

L'image s'arrêta de nouveau.

— Là.

Puis repartit.

— Le motif ne m'a pas sauté aux yeux immédiatement. Probablement parce que l'individu portait des vêtements différents à chaque occurrence.

Nouvel arrêt.

— Celle-ci.

Le défilement reprit. Les silhouettes continuaient leur ballet absurde. Le docteur Walton cligna des yeux, perdu.

— Et enfin... ici.

L'image se stabilisa.

Dans la grande salle, cinq visiteurs apparaissaient immobiles, chacun absorbé par une œuvre différente. Des gens ordinaires dans un musée or-

dinaire — rien qui ne mérite qu'on s'y attarde. Le genre d'image qu'un œil humain balayait en deux secondes avant de passer à autre chose.

— Je... je suis désolé, mon ami, murmura Walton, mais je ne vois absolument rien.

Sans répondre, Stan recomposa l'affichage.

Quatre arrêts sur image apparurent côte à côte. Sur chacun, un même personnage. Des vêtements différents. Mais la même coiffure. Les mêmes traits. La même posture.

Et à chaque fois, il se tenait devant l'une des œuvres disparues.

— Plus de cinq minutes devant chacune d'elles, précisa Stan.

Il fit apparaître les données chiffrées.

— À titre de comparaison, les autres œuvres de la galerie ne retiennent son attention qu'une à deux minutes, au maximum.

Les durées s'affichaient avec une précision implacable.

Stanislas se tourna vers le docteur Walton.

— Je pense pouvoir dire, mon cher Docteur... que nous tenons notre homme.



À partir des images récupérées, Stan avait accompli un véritable travail d'orfèvre. En croisant angles de vue, reflets parasites et interpolations probabilistes, il était parvenu à produire un portrait-robot d'un réalisme troublant.

L'homme représenté semblait avoir une soixantaine d'années. Bien habillé, sans ostentation : veste sombre parfaitement coupée, chemise claire, col impeccable. Une barbe courte, soigneusement entretenue, soulignait un visage anguleux. Les cheveux, grisonnants, étaient peignés en arrière avec une rigueur presque militaire. De petites lunettes cerclées de métal reposaient sur un nez droit, accentuant un regard vif, difficile à cerner. Le genre d'homme qui ne se faisait pas remarquer — et c'était précisément ce qui le rendait remarquable.

Stan fixa l'image quelques secondes de plus. Une variable sans solution disponible. Il détestait les variables sans solution disponible.

— Le problème, dit-il enfin, c'est que je ne peux pas le comparer à la base de données d'Interpol.

Walton leva les yeux de son datapad, étonné.

— Ah bon ? Je pensais que vous aviez accès à... quoi... dix mille bases de données en ligne ?

— En ligne, Docteur, précisa Stan. Celle d'Interpol ne l'est pas. Et je n'y ai plus accès depuis que j'ai quitté mes fonctions d'auxiliaire de la police martienne.

Il marqua une pause, comme s'il évaluait l'intérêt de ce qu'il allait dire.

— Mais il existe une possibilité.

Le sourire de Walton s'élargit aussitôt.

— Laissez-moi deviner, mon cher Stan. Plusieurs options s'offrent à nous.

Il leva le pouce.

— Première possibilité : pirater le système des individus recherchés grâce à une porte dérobée que vous connaissez déjà.

Puis l'index.

— Deuxième : nous introduire physiquement dans les bureaux d'Interpol et accéder à la base via un terminal de la police. Dans ce cas, je pourrais faire diversion pendant que vous opérez. À moins que vous ne préfériez une visite de courtoisie... hors cadre légal, bien entendu.

Enfin, il leva le majeur.

— Troisième option — et, à mon sens, la plus élégante. Accéder au système via l'intelligence artificielle centrale d'Interpol, par une connexion en réalité virtuelle. Dans ce scénario, je serai contraint d'endosser l'identité d'un personnage de la fin du XX^e siècle et de participer à un braquage digne d'Ocean's Eleven.

Il s'interrompit, visiblement satisfait de lui-même.

— Ce qui implique, naturellement, de recruter une équipe de professionnels chevronnés. Un groupe soudé, complémentaire, capable de nous accompagner dans ce périple aussi risqué que dangereux.

Puis, désignant le tableau où s'affichait le visage du suspect :

— J'ai déjà quelques noms en tête. Cet homme ne nous échappera pas une seconde fois.

Stan resta silencieux un instant. Ses capteurs analysaient la scène. Puis il tourna lentement la tête vers le docteur.

— Je pensais plutôt demander à la voisine si elle le connaît.



— Bien sûr que je le connais, répondit Louise. C'est Romano Goderani. L'un de nos visiteurs les plus assidus.

Stan se tourna vers le docteur avec un sourire satisfait. Walton haussa les sourcils.

Louise poursuivit :

— C'est d'ailleurs lui qui a effectué un versement de septante-cinq mille crédits pour l'installation d'un nouveau système d'alarme pour le musée.

Le sourire de Stan s'effaça aussitôt.

— Septante-cinq mille crédits..., répéta Walton. C'est une somme considérable, en effet.

— Oui. Nous ne pouvions pas continuer dans ces conditions. Vous le savez.

Elle marqua une pause.

— Je suis désolée, mais je pense que vous faites fausse route.

— Je crois que vous avez raison, Madame Vermeeren, conclut Stan d'un ton calme.

Walton resta silencieux un instant, le regard perdu dans le vague.

— Dites-moi, ma chère Louise... sans indiscrétion, quand avez-vous reçu ce versement ?

— Le lendemain du dernier vol. Hier matin.

— Et qu'avait-il indiqué comme message lors du paiement ?

— Un instant... je vérifie.

Elle consulta sa tablette, puis la leur tendit.

— Je n'ai rien à cacher.

Le montant de 75 000 crédits s'affichait clairement. En commentaire, une phrase l'accompagnait :

« Don pour le Musée Royal de Bruxelles. Quatre, ça suffit. Veuillez vous équiper correctement. »

Walton releva lentement la tête.

— Le matin même du vol... c'est bien cela ?

— Oui, Docteur. Pourquoi ?

Il pencha légèrement la tête, comme s'il formulait une pensée à voix haute.

— Juste une question. Comment pouvait-il savoir qu'une quatrième œuvre avait été subtilisée la veille au soir ?

Louise resta figée. Une expression de stupeur se dessina sur son visage.

À ses côtés, Stan affichait désormais un sourire franc. Presque heureux.

Coupable

L'homme était discret. Passionné d'art, à en juger par son abonnement annuel à l'ensemble des musées de la capitale. Les recherches menées par Stan révélaient également une fortune familiale conséquente. Peu présent dans les médias, Romano Goderani était en revanche connu pour sa prodigalité dès qu'il s'agissait de défendre les institutions chargées de préserver le patrimoine national.

La résidence qu'il occupait dans l'un des beaux quartiers bruxellois confirmait qu'il ne manquait de rien.

Louise Vermeeren s'était laissée convaincre sans difficulté d'accompagner Stan et le docteur Walton pour lui rendre visite. Walton avait insisté pour qu'elle les présente comme des membres du conseil d'administration du Musée Royal, venus le remercier pour sa généreuse donation — puis leur laisse mener l'entretien. Il s'était chargé de briefer Stan : cette phase délicate demandait une lecture fine de la psychologie humaine, et sa longue pratique médicale lui avait appris à reconnaître les gens qui ne disaient pas tout. Stan avait accepté sans discuter.

Le Docteur Walton semblait jubiler. Il avait même suggéré d'enregistrer la conversation, au cas où elle pourrait servir de preuve ultérieure.

Lorsque la grille automatisée s'ouvrit pour laisser passer leur véhicule, Walton sentit qu'ils tenaient leur meilleure piste. Et lorsqu'ils aperçurent Goderani debout sur le perron du vieux manoir, il comprit que la partie serait serrée.

Louise, un peu nerveuse, fut rapidement rassurée. Elle était, lui dit-il, entre de bonnes mains.

Lorsqu'ils descendirent du véhicule, l'homme s'avança vers eux.

— Madame Vermeeren, quel plaisir de vous recevoir.

— Monsieur Goderani, répondit-elle. Permettez-moi de vous présenter...

— Le détective Stanislas Clampin et son fidèle partenaire, le docteur Walton, compléta-t-il.

Goderani afficha un large sourire. Walton resta interdit.

— Je suis ravi de vous rencontrer, Messieurs. Votre réputation vous précède.

Stan, fidèle aux instructions, demeura silencieux.

— La tweetosphère ne parle que de vous et de votre enquête sur le... Triptyque des Disparus, c'est bien cela ?

Walton eut une brève pensée coupable. La mise à jour de sa page aurait sans doute pu attendre, mais la pression des premiers lecteurs avait

été forte. Et il avait voulu couper court aux théories les plus fantaisistes qui commençaient à circuler.

— On ne peut décidément rien vous cacher, Monsieur Goderani, dit Louise.

— C'est exact, répondit-il avec un sourire tranquille.

Il marqua une pause.

— Et pour être tout à fait honnête... moi non plus, je n'ai rien à cacher.

Puis, affichant une expression faussement contrariée :

— Entrez. J'ai quelque chose à vous montrer.



Devant eux, sur l'immense table du salon, les quatre peintures disparues étaient disposées avec soin. Elles avaient déjà été réencadrées. Louise écarquilla les yeux. Le sourire de Romano Goderani s'effaça aussitôt.

— Je suppose que c'est ceci que vous êtes venus chercher...

Il se pinça les lèvres, visiblement mal à l'aise.

— Quand je vous ai vus arriver... j'ai compris l'ampleur de ce que j'avais fait. Et croyez-moi, Madame Vermeeren, j'en suis profondément embarrassé.

Il parlait sans emphase, d'une voix calme, presque trop calme.

— Il ne servait plus à rien de vous cacher la vérité. Ni de faire disparaître ces œuvres.

Il marqua une hésitation, puis ajouta :

— À vrai dire... elles avaient déjà disparu depuis bien longtemps.

Louise chercha ses mots.

— Monsieur Goderani... je... je ne sais pas quoi dire.

Le Docteur Walton reprit la parole.

— Pourquoi, Monsieur Goderani ? Pourquoi avoir fait cela ?

L'homme détourna le regard un instant, comme s'il rassemblait ses pensées.

— Je n'en pouvais plus de les voir accrochées à des murs, ignorées par des visiteurs pressés. Plus personne ne les regardait vraiment. Je me suis dit qu'ici, au moins, elles recevraient l'attention qu'elles méritent.

Il leva la main, comme pour se justifier.

— Voyez-vous, je suis un grand admirateur de Bruegel. Cet homme avait un talent sans égal. Et pardonnez-moi, Monsieur Clampin, mais aujourd'hui, à force de machines, d'écrans et d'univers virtuels, l'humanité s'est détournée de l'art véritable. Ces tableaux n'ont plus leur place dans des musées que presque personne ne fréquente. Ils ont leur place là où on les contemple encore.

Louise et Walton échangèrent un regard troublé.

— Mais alors, reprit Walton, pourquoi ce quatrième vol ? Celui de Magritte.

— L'Empire des Lumières, précisa Goderani en désignant la toile.

Il releva les yeux vers le Docteur.

— À cause de vous.

Walton resta interdit.

— À cause de moi ?

— À cause de votre enquête. Et surtout... de la publicité que vous en avez faite.

Il esquissa un sourire las.

— Vous êtes parvenu à susciter de l'intérêt pour une affaire de vol de tableaux. Et si je m'étais arrêté là, tout serait retombé dans l'oubli.

Louise fronça les sourcils.

— Mais alors, pourquoi ce don ? Ces septante-quinze mille crédits ?

Goderani se tourna vers elle.

— Parce que je me suis rendu compte que j'avais ouvert quelque chose que je ne contrôlais plus.

Il inspira profondément.

— Si moi, j'avais pu subtiliser ces œuvres aussi facilement, d'autres y parviendraient aussi. Mais pas pour les mêmes raisons. Pas avec les mêmes scrupules.

Il baissa la voix.

— Alors je lui ai demandé d'arrêter. De tout arrêter.

Walton se figea.

— Vous... vous lui avez demandé d'arrêter ? Mais à qui ?

Goderani secoua lentement la tête.

— Je l'ignore, Docteur. Il faut me croire. Je n'ai jamais su exactement à qui je m'adressais. Un contact qui m'a proposé ses services de façon tout à fait anonyme, et qui a opéré en contrepartie d'une somme conséquente. Tout ce que j'avais à faire, c'était récupérer les toiles dans les poubelles du musée.

— Tout un symbole, souffla Walton.

Un silence pesant s'installa.

— Mais quand je lui ai demandé d'arrêter... il ne m'a plus répondu.

Il releva les yeux, sincèrement inquiet.

— Et c'est là que j'ai paniqué. Voilà pourquoi je vous ai fait cette donation. Pour empêcher que cela continue.



Musée d'art royal — Le lendemain.

Stan et le docteur Walton observaient la scène avec un certain recul.

Louise supervisait la remise en place des quatre tableaux, tandis que les techniciens de la nouvelle société de sécurité démontraient les anciennes caméras. Elles étaient remplacées par des modèles plus récents, plus performants... et entièrement autonomes.

— Au fait, Docteur, dit Stan, j'ai bien enregistré toute la conversation. Les aveux de Monsieur Goderani y figurent intégralement.

Il marqua une pause, puis ajouta, en se tournant vers le vieux médecin :

— Mais je suppose que je peux les effacer.

Walton esquissa un sourire pensif.

— Mon cher Stan, la nature humaine me surprendra toujours. Elle condamne vite. Elle pardonne parfois encore plus vite.

Puis, après un court silence :

— Oui. Efface-les. Louise est notre cliente, et elle a été très claire. Et, pour une fois, je partage son avis. Cette... publicité a suffi à réparer l'outrage.

Derrière eux, un petit groupe d'étudiants venait d'entrer dans la salle. Ils souriaient, désignaient les œuvres du doigt, échangeaient des commentaires à voix basse, visiblement captivés.

— Félicitations, détective Stanislas Clampin, dit Walton. Vous venez de résoudre votre première affaire.

Stanislas afficha un sourire mesuré.

— Cela nous fera une belle histoire à raconter pour le site, ajouta Walton. Finalement, dans cette affaire, tout le monde est gagnant, n'est-ce pas ?

— Tout le monde est gagnant, confirma Stan.

Au moment où le dernier cadre fut accroché au mur, Louise et Romano échangèrent un sourire sincère.

Stan, lui, tourna légèrement la tête.

Dans un coin de la salle, un technicien venait de démonter la base de recharge désormais inutile.

— Même si certains, murmura-t-il, en ont payé le prix fort.

FIN DE L'EXTRAIT

La suite dans
Némésis
Cycle Stan et Walton, volume 1

humanpowered.be